Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 9 (1880)

Heft: 11

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039703

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

III

ANALYSE LITTÉRAIRE

1. Dites si le sujet est une lettre, une description ou une narration.
2. Qu'est-ce qu'une lettre, une description, une narration ?
3. Pourquoi ce morceau est-il donc une narration ?
4. En combien de parties peut-on diviser ce sujet ?
5. Indiquez l'objet de chacune de ces trois parties.
6. Comment appelle-t-on une personne souffrant des membres ?
R. *Infirme.*
7. Combien y a-t-il de phrases dans ce texte ?

(A suivre.) P. G. inst.

Erratum. C'est par erreur que, dans le dernier numéro, l'article inséré sous la date du 29 mars figure en compte de Caisse. (1)

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 6 mars. — L'ennui m'a visité ce soir ; il y avait des nuages à mon ciel ; tout y était sombre, noir ; aucune étoile n'y versait sa lumière sereine et bienfaisante. Pour congédier cet hôte importun, j'ai ouvert un Lamartine, mais les pages les plus touchantes, les plus sentimentales m'ont laissé froid et indifférent. Pour dernier expédient j'ai feuilleté une liasse de vieux papiers, parmi lesquels se trouvent mon journal d'autrefois et un grand nombre de correspondances. Ces ecrits ont reporté mes pensées vers les douces années de l'enfance et de la première jeunesse. J'aime tant à respirer dans la tiède atmosphère des souvenirs ; c'est tout un passé heureux qui déroule ses riants tableaux à mes yeux éblouis. Les heures coulent alors inaperçues ; je me plais à rêver au milieu de ces débris du temps, comme l'infortuné Scipion aimait à errer au milieu des ruines de Carthage.

(1) Un journal — le seul qui ne fasse point de personnalité a entretenu gravement ses lecteurs de cette faute dans l'un de ses derniers numéros. Il l'a fait sur ce ton d'exquise courtoisie qui témoigne de la haute éducation et de la modération exemplaire de ses rédacteurs. Comme ce journal ne professe pas moins d'horreur pour tout acte de lâcheté que pour les personnalités, tout naturellement il a signé son article. Du reste personne mieux que lui n'était qualifié pour relever une faute du *Bulletin*, lui qui, l'autre jour encore, en annonçant des nominations, ne faisait, dans quatre ou cinq lignes, pas plus d'une douzaine de fautes.

Merci donc, aimable confrère, merci mille fois de l'intérêt que vous portez à notre Société, à son organe, aux instituteurs de notre canton. Nous nous en souviendrons.

Parmi ces chères reliques j'ai trouvé une feuille en lambeaux avec une poésie intitulée : *La Fille de Jephté*. J'ai ce morceau depuis quelques années déjà, mais je l'avais tout à fait perdu de vue. Je suis heureux de cette trouvaille. Cet écrit me rappelle le souvenir de son auteur, jeune homme taillé pour la carrière des lettres, aux yeux pleins de rêves et au front chargé de nobles pensées. Je veux transcrire dans mon journal pour la conserver cette pièce, qui, je crois, est inédite, mais qui mériterait certainement mieux que tant d'autres les honneurs de la publicité. Cette fille infortunée, victime innocente d'un vœu imprudent de son père, doit être immolée en holocauste au Dieu d'Israël. Mais avant de mourir, elle prend sa lyre, se retire sur la montagne avec d'autres filles de son âge, et dans un douloureux délire elle chante son dernier chant. Elle dit adieu à la riante nature, qui avait pour elle tant d'attraits, à ses jeunes compagnes, aux jeux desquels elle ne prendra plus part, à sa tendre mère, à l'amant qui avait su trouver le chemin de son cœur, à tous les joyaux qui ornent son front et son bras. Puis elle expire le regard tourné vers le ciel d'où elle attend la récompense due à son sacrifice. Tous ces sentiments sont exprimés avec une élégance soutenue et une exquise délicatesse. Que de poésie dans les plaintes touchantes de cette héroïne et que d'âme et de passion dans ses hardies prosopopées ! Plus d'un poète qui porte un nom déjà connu n'aurait peut-être pas mieux dit.

LA FILLE DE JEPHTÉ

Le soleil commençait à dorer les montagnes,
La fille de Jephté, seule avec ses compagnes,
Sur la corde d'un luth laissait errer ses doigts.
Mais déjà des sanglots entrecoupaient sa voix,
Un silence profond succédait aux cantiques.
Les vierges se couvraient de leurs voiles pudiques
Et baissaient tristement leurs yeux mouillés de pleurs,
Quand leur sœur en ces mots exhala ses douleurs :

« Je vais mourir !... Pourtant, si jeune encore,
La vie avait des attraits séduisants.
Fleur du vallon, je n'ai vu qu'une aurore !...
Je vais mourir !... et je n'ai pas seize ans !...

« Pleurez sur votre amie, ô mes chères compagnes,
Vous ne me verrez plus errer dans les campagnes
Pour cueillir avec vous les roses du matin ;
Vous ne me verrez plus sous le frais sycomore
Agiter doucement le tambourin sonore
Pendant que vous dansez en vous donnant la main ;
Vous ne me verrez plus, au jour du sacrifice,
Moduler sur mon luth des accents inspirés,
Alors que dans Maspha sous les couteaux sacrés
Le grand prêtre au Seigneur immole la génisse.

« Sur l'onde d'un ruisseau, comme sur un miroir,
Je n'irai plus, mes sœurs, me pencher pour me voir ;
Je n'écouterai plus murmurer ses rivages,
Et le soir, sur ses bords, l'amant ne croira pas
Entendre les gazons se froisser sous mes pas,

Ou voir glisser mon ombre à travers les bocages.
Mais, quand auprès du puits le passant arrêté
Leur viendra demander une outre pour y boire,
Les vierges montreront en disant mon histoire
Sous quelle pierre dort la fille de Jephté.

« Je vais mourir !... Pourtant si jeune encore,
La vie avait des attraits séduisants.
Fleur du vallon, je n'ai vu qu'une aurore !...
Je vais mourir !... et je n'ai pas seize ans !...

« L'éclair brille un instant ; la flamme devient cendre,
Lorsqu'il est au zénith, l'astre doit redescendre,
Le fruit, quand il est mûr, ne tient plus au rameau ;
Mais je commence à vivre... et voilà le tombeau !
Oh ! pour moi que la nuit est proche de l'aurore !
Seigneur, pourquoi flétrir la fleur qui vient d'éclore ?
Pourquoi veux-tu briser le roseau sous le vent ?
Pourquoi faut-il mourir quand le soleil levant
Dore à peine pour moi l'horizon de la vie ?
Pourquoi donc, ô mon Dieu, suis-je sitôt ravie ?
Aux baisers d'une mère... à celui que j'aimais
Oui, j'aimais... et l'amour ne pénètre jamais
Plus pur et plus ardent dans le cœur d'une femme.
J'aimais... une âme aimante avait compris mon âme.
Et dans des rêves d'or je voyais l'avenir !
Mais j'ignorais, hélas ! qu'un rêve doit finir !...
Adieu, riants coteaux ! Adieux, charmants bocages !...
Vous nous avez prêté votre paix, vos ombrages,
Au bord de vos ruisseaux nous avons bien rêvé,
Mon nom sur vos palmiers près du sien est gravé,
Nos pieds dans vos sentiers ont encore leur trace,
Nos serments sont écrits... écrits ?... mais tout s'efface.
Frais bosquets, doux ruisseaux, vous le verrez encor,
Mais seul, mais abattu, mais appelant la mort !
Il ne m'attendra plus à l'heure où le jour tombe ;
C'est moi qui l'attendrai... je serai dans la tombe.
Filles de Galaad, vous sentirez un jour
Tressaillir dans vos flancs le fruit de votre amour,
Vous presserez un fils sur votre cœur de mère,
Vous pourrez dans ses traits voir les traits de son père,
Vous aurez deux amours : un époux, un berceau !
Je n'aurai qu'un amant pleurant sur mon tombeau.

« Je vais mourir !... Pourtant si jeune encore,
La vie avait des attraits séduisants.
Fleur du vallon, je n'ai vu qu'une aurore !...
Je vais mourir !... et je n'ai pas seize ans !... »

Sentant son cœur faillir, alors elle s'arrête,
Son visage attristé retombe dans sa main :
Tel un lys débordant des larmes du matin
Sur le bord du ruisseau laisse tomber sa tête.
Des roses du vallon, ainsi qu'aux jours de fête,
Les filles d'Israël couronnaient la beauté,
Et posant des baisers sur son front attristé,
Lui disaient en pleurant de reprendre courage.
Mais essuyant en vain les pleurs sur son visage,
Ainsi parle à ses sœurs la fille de Jephté :

« Pourquoi parer mon front des roses de l'aurore,
Les fleurs des morts sont des cyprès ;
Otez ces bracelets dont mon bras se décore,
Otez-moi ces bandeaux sacrés,
Et ces colliers de rois qu'avait conquis mon père
Et qui faisaient tout mon orgueil ;
Otez, ôtez-les moi... Pour dormir sous la pierre,
Mes sœurs, il suffit d'un linceul...
Qu'il est dur de mourir quand on a seize années !
Alors le soleil est si beau !
Ah ! les fleurs ici-bas sont bien vite fanées !
La tombe est bien près du berceau !
Seigneur, Abel n'offrait que les fruits de la terre
Et n'immolait que ses brebis ;
Le bélier d'Abraham te suffisait naguère
Et ton ange sauvait son fils.
Pour me sauver aussi n'auras-tu pas un ange ?
Faut-il que sur le saint autel
Aujourd'hui le grand prêtre immole à ta louange
Une des filles d'Israël ?...

« Je vais mourir !... Pourtant si jeune encore,
La vie avait des attraits séduisants.
Fleur du vallon, je n'ai vu qu'une aurore !...
Je vais mourir !... et je n'ai pas seize ans !... »

Alors elle se tut et dans sa main tremblante
Reprit en soupirant sa harpe frémissante.
Qu'elle fut belle à voir la fille de Jephté,
Quand, le regard au ciel, essayant de sourire,
Le front illuminé d'une douce clarté,
Ne pouvant résister au souffle qui l'inspire
Et qui donne à sa voix un accent plus touchant,
Laissant flotter son âme en un vague délire,
Elle chanta son dernier chant.

Mais quand le jour suivant vit briller son aurore,
La harpe suspendue au pâle sycomore
Laissait vibrer ses nerfs au souffle des zéphirs.
Hélas ! ce n'étaient plus ces suaves cantiques
Que répétaient jadis les échos de Dabirs !...
Pourquoi cesses-tu donc tes concerts angéliques,
Harpe ? pourquoi ces longs soupirs ?...
Et vous, pourquoi vierges timides,
Avez-vous revêtu ces longs habits de deuil !
Pourquoi ces tristes pleurs qui de vos yeux humides
Tombent sur ce cercueil ?

CORRESPONDANCE

Bulle, le 18 octobre 1880.

Monsieur le Rédacteur,

Vous auriez quelque raison de vous plaindre de mon long silence. Les vacances en sont la principale cause : les courses prolongées dans la